

François Dominique

Aséroé

Figures de l'oubli

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

Elle n'a jamais cessé de m'émouvoir. Tous les ans, au début de l'été, parfois jusqu'au milieu de l'automne, je ne manque pas de lui rendre visite. Je ne la cherche pas longtemps. Tandis que d'autres passeraient à deux pas sans la voir, je l'aperçois de loin, je la reconnais, m'approche, me penche sur elle et prononce à voix basse les mots qui lui conviennent, le nom qu'elle porte. Elle se met aussitôt à rougir. Le pied étroit, élégant – comme dans toute l'espèce – est joliment couperosé.

Je ne me fais guère d'illusions : cette apparence d'émotion, ce léger coloris ne sont pas une réponse aux paroles affectueuses que je puis prononcer, mais une réaction aux propriétés de l'air ambiant, au degré de gaz carbonique que la respiration naturelle des plantes (ou simplement une haleine viciée comme la mienne) est susceptible d'accroître.

Sitôt cueillie, elle se colore davantage, comme prise de malaise. Elle n'en sera pas moins douce au palais,

croquante et parfumée, à condition de ne pas gâter son arôme avec de l'ail et des épices, de ne pas lui imposer la présence néfaste de vulgaires mousserons.

Amanita rubescens est le seul champignon quasi émotif que je sois capable de mentionner.

C'est avec raison que l'on se méfie de la tendance – fort ancienne mais imbécile – du cerveau à projeter sur les choses de la nature quelques penchants de l'homme. Je me tiens là en forêt, tel le promeneur ébahi par le spectacle réputé naturel d'un coucher de soleil, la lumière de l'aube, les hautes crêtes, le cristal des sources, parmi tant d'autres parties intéressantes du paysage, la pensée abrutie par l'irruption de métaphores.

*

Résolu à me passer de la brocante des images, je me suis demandé s'il existait un état de la pensée, ou plutôt un état de la matière tel que mots et choses ne soient pas séparés. Dans l'affirmative, cette découverte ouvrirait à toutes les formes de création un champ radicalement nouveau. Me posant de façon désinvolte cette question singulière, je ne pouvais soupçonner le caractère inhumain du semblant de réalité qui devait en résulter.

Je crois venu le moment d'évoquer mon expérience. Je veux d'abord faire observer que la classe des champignons constitue un ensemble très vaste, non dénombré ; quand les spécialistes avancent le chiffre de 120 000 espèces, ils savent que ce chiffre

doit être majoré au fil des ans parce que le croisement des variétés, de brusques mutations, l'occurrence de nouvelles formes dont la sporée dormait depuis des siècles nous obligent à ajouter sans cesse, au sein d'une classification rigoureuse mais déjà encombrée de types inclassables, de curieuses sous-espèces et leurs succédanés. En outre, certains de ces rejets mycologiques ont un aspect tellement inattendu que l'on peut se demander si la classification elle-même, patiemment élaborée par les Quelet, Kühner, Pilat, Romagnesi et bien d'autres, ne devra pas être remise en cause.

Quelle espèce animale ou végétale serait capable d'évoluer au point de rendre caduques les grandes divisions entre vertébrés et invertébrés, cryptogames et phanérogames? Aucune. Cela n'empêche pas le monde animal ou le monde végétal de faire surgir de nouvelles espèces (les innombrables variations de l'orchidée en sont un bel exemple), mais les grandes lignes de la classification ont atteint un degré de certitude suffisant pour embrasser l'ensemble des espèces, y compris celles dont la vie – encore à venir – ne peut être nommée.

Pour les champignons, c'est une autre affaire. Ils n'appartiennent pas à un règne défini. Par nombre d'aspects ce sont des animaux, protozoaires ou protophytes; par d'autres ce sont des végétaux à croissance géotropique, comme certaines algues. Puisque leur apparition semble avoir précédé celle des règnes végétal et animal, on se contente de dire qu'ils tiennent de l'un et de l'autre. Dès lors, il suffira que parmi les sous-espèces à venir il s'en trouve une seule dont les

propriétés évoquent nettement le côté animal ou végétal pour que s'effondre aussitôt la grande division entre *Basidiomycètes* et *Ascomycètes*.

J'aurais aimé que mon expérience portât sur les amanitacées : les sujets sont élégants, finement colorés et manifestent toujours, à l'exception de la tue-mouches ou *Muscaria*, une certaine propension à la solitude qui n'est pas pour me déplaire. J'ajoute que les amanites semblent vouloir se comporter comme l'expression la plus significative des problèmes que la vie muette et le pouvoir de nomination auraient en commun : douceur et violence, bien et mal, comestible et incommestible, fécond et meurtrier. Ne ressemblent-elles pas à la chose « bonne-mauvaise » que Platon soumet au jugement hâtif du jeune Alcibiade ? Toutefois, sous l'angle de la beauté, elles échappent à la contradiction : elles sont toutes splendides. La plus belle, la meilleure de toutes (préférable à la morille et à la truffe), est l'Amanite des Césars ou *Orange vraie* dont la couleur évoque l'opale de feu (comparaison n° 1), le disque solaire au crépuscule (comparaison n° 2) ou le minerai d'arsenic (n° 3). À l'opposé (mais non moins belle, blanche et nacrée) se tient la phalloïde, poison radical. D'horribles douleurs abdominales, des sueurs abondantes, une soif ardente, des tremblements, des crampes et le refroidissement progressif des extrémités, accompagnés d'une terrible anxiété : tels sont les signes avant-coureurs de la mort du consommateur ou de l'ennemi, une semaine, treize ou vingt et un jours plus tard.

Ainsi, deux variétés de la même espèce offrent le pire et le meilleur. Je ne vois que la pensée pour se partager entre de telles extrémités.

Il me fallait cependant trouver une espèce différente, moins fixée, susceptible de brusques mutations, qui vînt *à la fois* modifier l'ordre des choses et le système de nomination.